



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement { pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

L'AMAZONE OUBLIÉE.

LES fanfares des piqueurs ébranlaient depuis long-tems les échos de la forêt ; les meutes, retenues sur la lisière du parc, s'épuisaient en interminables hurlemens, et dans la cour les cochers et les laquais avaient peine à maîtriser l'ardeur de leurs

chevaux trépignant d'impatience, La confusion n'était pas moins grande dans l'intérieur du château. Sur le perron, une jeune soubrette, les yeux fixés vers la campagne, se montrait en proie à la plus cruelle anxiété ; au haut de l'escalier, sa maîtresse, semblable à la victime de Barbe-Bleue, criait à chaque instant : « Betty, ne voyez-vous rien venir ? » Dans le salon, le seigneur de ce domaine, l'air consterné, se promenait à grands pas. Des dames groupées autour des glaces rajustaient en murmurant ce qu'un lever trop matinal avait laissé d'imparfait à leur toilette ; enfin, à une extrémité, des jeunes gens écoutaient d'un air railleur un gros homme, aux cheveux roux et au teint bourgeonné, qui protestait en mauvais français que milady s'était toujours montrée la femme des Trois-Royaumes la plus fidèle à ses rendez-vous. En ce moment, les cris « le voilà ! le voilà ! » retentirent au dehors ; « le voilà ! » répéta Betty ; « le ciel en soit loué ! » répondit la jeune dame du haut de l'escalier. Bientôt un cheval aux abois s'élança jusqu'au perron, et Betty reçut de celui qui le montait un paquet qu'elle emporta avec la rapidité de l'éclair. Une demi-heure après, une Anglaise, belle comme Diane Chasseresse, apparut dans le salon. « Marquis, dit-elle, j'ai d'autant plus d'excuses à vous faire que l'attente n'a pas été aussi pesante pour moi que pour votre société ; je l'ai charmée en admirant vos équipages de chasse ; je vous assure que je n'ai jamais vu, même en Angleterre, des chevaux et des chiens de meilleures races et mieux tenus. Mesdames, ajouta-t-elle, vous ne devez vous en prendre qu'à milord des ennuis que je vous ai causés ; ses gens sont les plus indolens et les plus stupides de la terre : nous ne sommes qu'à quinze lieues de Paris, et la nuit n'a pas suffi à son coureur pour y aller chercher ce costume obligé que ma femme de chambre avait eu la maladresse d'oublier. » Un sourire entr'ouvrant des lèvres de roses et quelques regards d'azur convainquirent tellement les jeunes gens des torts de milord, qu'il ne lui fut pas permis de répliquer. Le marquis, transporté d'orgueil et de joie, brûlait de prouver que ses chevaux et ses chiens étaient dignes des éloges de milady ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à arracher les dames à l'admiration qu'excitait parmi elles l'élégante amazone qu'avait revêtue la belle Anglaise. Sa nuance vert émeraude, son tissu en chaly grec, les riches brandebourgs qui ornaient la poitrine,



le collet de la chemisette rabattu, garnie d'un joli point d'Anglès, et attachée au cou par un double bouton en émeraude, le chapeau noir dont la bride était fixée sur le côté de la joue par un bouton en émeraude, prouvaient toutes les grâces que la mode peut ajouter à l'uniformité de ce costume, comme milady venait de prouver toutes les ressources que les femmes savent employer pour se justifier, fût-ce même en rendant leurs maris responsables de leurs torts.

— Parmi les manteaux destinés à la reine d'Espagne, nous en citerons un en velours entouré de grandes gerbes brodées en or et en perles. La frange qui est au bord est or et perles, et ornée d'une tête du même genre d'un travail charmant. D'autres manteaux en diverses nuances et en tissus d'or et d'argent, ne sont pas moins admirables, et justifient la réputation de M. Charliat chez qui ils ont été confectionnés, et chez lequel on trouve le plus brillant assortiment de robes de cour, de blondes et d'autres accessoires qui appartiennent aux toilettes splendides et distinguées.

— Des guirlandes de verdure formées en gaze gaufrée, placées au-dessus de l'ourlet d'une robe d'organdie blanche très-claire, sont les plus jolies toilettes pour bal d'été.

— On porte autour du cou des ruches à deux têtes; une *fiancée* ou un ruban passe au milieu et les sépare.

— On porte aussi beaucoup de ruches formées par dix rangées de mousseline plissée à tuyaux et à petits plis alternativement.

— On fait des *fiancées* avec des rubans de gaze que l'on coupe en biais.

— On peut être assuré maintenant que les manches des robes d'étoffe seront pour cet hiver beaucoup moins larges vers le bas.

— Les manchettes les plus habillées ont trois pointes garnies de petite maline qui remontent vers le bras.

— Les clefs d'or que les femmes portent à leur chaîne de cou renferment un crayon.

— On vient de confectionner des gilets qui seront remarquables pour la variété de leur luxe. N'ayant rien de déterminé pour leurs dessins et leurs nuances, ils s'intitulent gilets des *quatre saisons*. Sur un seul on apercevra un *barbeau*, un *muguet*, une *rose*, un *coquelicot*, une *tulipe*, une *pensée*,

une *marguerite* et deux papillons dont un de l'Amérique du Sud. C'est sans doute dans l'intérêt de nos plaisirs que cette mode fut inventée ; car lorsque nos *beaux* porteront un semblable assortiment sur leur poitrine, nous pourrons, tandis qu'ils s'efforceront de faire un cours de galanterie auprès de nous, nous amuser à faire un cours de botanique auprès d'eux.

— Les gilets les plus nouveaux sont en casimir cachemire. Leurs nuances sont *gris perle*, *soufre*, *noisette*, *chamois*, *tourterelle*, *serin naissant*, *tabac d'Espagne*, *fumée de Londres*, *raisin de Corinthe*.

UN NAUFRAGE

(SUITE.)

« L'orage politique qui commençait à se former ne tarda pas à prendre un aspect menaçant : la révolution éclata. Nous fûmes obligés de fuir. J'étais jeune, je souffris tous les malheurs attachés alors à notre position avec courage ; une douleur plus vive, plus profonde, m'aidait à supporter les maux qui nous accablaient. Expatriée, perdue, pour ainsi dire, dans une ville étrangère, ne recevant plus de nouvelles d'Ernest, je n'espérais plus le revoir ; j'avais fait le sacrifice de mon bonheur, de ma vie.

« Mon père, accoutumé au luxe, à l'aisance, fut obligé de s'imposer des privations. Quelques talens que j'avais acquis furent bientôt notre seule ressource ; la fierté de mon père s'en irrita, les infirmités l'accablaient, il tomba dangereusement malade.

« M. de Brécourt, homme respectable, émigré comme nous, mais qui avait pu sauver quelque partie de sa fortune, venait nous voir souvent.

« Un soir, après avoir quitté mon père fort tard, je l'entendis frapper doucement à la porte de ma chambre. J'allai lui ouvrir. « Mon ami vous demande », me dit-il avec douceur. Il me baisa la main, et me quitta aussitôt.

« Inquiète, troublée, j'entrai chez mon père, je tremblais d'avoir deviné ce qu'il allait exiger de moi. Je ne me trompais pas, M. de Brécourt m'offrait sa main. Cette voix, naguère si sévère lorsque l'aveu de mon amour pour Ernest

du
ette
m-
dis
de
ux.
re.
is ,
on-

pas
ous
urs
plus
ous
une
je
on-

de
quis
s'en
ent

ous,
nait

ndis
ou-
c. Il

blais
om-
na-
nest





Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille de riz. Robe de mousseline garnie en maline Des magasins de
 M^{me} Minette rue de Rivoli N^o 34.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 1 Chapeau des gros de Naples ornemens en Rubans 2 Chapeau à l'Anglaise en gros de
 Naples 3 Bonnet de blonde.



s'était échappé de mon cœur, était alors suppliante. Je regardai celui auquel le plus sacré des devoirs m'ordonnait de tout sacrifier ; il était mourant. J'épousai M. de Brécourt. Peu de jours après notre mariage mon père expira dans nos bras.

» La révolution commençait à se calmer, mon mari fut rayé de la liste des émigrés. Nous rentrâmes en France. M. de Brécourt en revoyant sa patrie éprouva des transports de joie que je ne croyais ne pouvoir appartenir qu'au jeune âge ; je ne partageais pas ses heureuses émotions, la patrie est là où est le cœur !

» Au moment où M. de Brécourt allait jouir de son bonheur, il fut atteint d'une maladie aiguë qui l'enleva en peu de jours ; je le pleurai sincèrement, c'était le seul ami qui me fût resté.

» Trois années s'écoulèrent. Depuis l'époque où j'avais quitté la France je ne recevais plus de nouvelles d'Ernest, je me croyais oubliée, je n'osais m'arrêter sur une plus affreuse pensée, lorsqu'un matin je reçois une lettre timbrée des colonies : elle est d'Ernest !

» Il avait appris mon mariage sans aucun détail. Le désespoir, le dépit lui avaient fait prendre la résolution de demeurer toujours aux colonies. Mais une personne qui m'avait connue en émigration, mieux instruite, lui ayant dit quels motifs m'avaient déterminée à épouser M. de Brécourt, il sentit renaître cet amour qu'un instant il avait voulu arracher de son cœur.

» Je le sais, me disait-il, vous êtes libre ; je me défais de mes propriétés, je reviens ; ah ! je l'espère, vous m'aurez conservé un souvenir. Je vous envoie une partie de ce ruban qui, un jour, vous a parée, et qu'à la suite d'une fête vous avez bien voulu m'abandonner ; je porte l'autre moitié sur mon cœur. La date de ce jour qui fut un des plus heureux de ma jeunesse y est tracée, elle est restée gravée dans ma mémoire.

» Il m'indiquait le nom du bâtiment sur lequel il partait, et la ville où il devait débarquer.

» Je fus quelques instans sans pouvoir rassembler mes idées, sans proférer une parole. J'étais si peu habituée au bonheur, que celui que j'éprouvais me mettait dans une sorte d'ivresse.

» Je me rendis à la ville où je devais revoir Ernest. Tous les

jours je montais sur un endroit élevé, et avec une longue-vue je tâchais de distinguer les bâtimens les plus éloignés, espérant voir approcher celui qui portait ce que j'avais de plus cher au monde.

» J'avais entendu dire que les côtes étaient dangereuses, et une secrète inquiétude commençait à s'emparer de moi. Des insomnies cruelles, des rêves effrayans, suite d'une imagination troublée, me fatiguaient. Une nuit cependant je cédaï au sommeil, lorsque je suis réveillée par un coup de canon de détresse. La maison semble ébranlée par un vent horrible. Je me lève à la hâte; je cours sur le rivage : la mer était en fureur. Des vagues, soulevées à une hauteur prodigieuse, retombaient avec fracas. Des coups de tonnerre précipités se faisaient entendre, et, à de longs intervalles, le canon de détresse venait porter l'horreur et l'épouvante dans tous ceux qui étaient présens à cette terrible scène. « C'est sans doute le *Félix*, entendis-je près de moi. — Du secours! m'écriai-je avec désespoir; portez des secours! Je ne suis qu'une femme, j'irai avec vous. — Vous le voyez, me dit un marin, ces hautes lames engloutiraient bientôt notre barque. « Ma fortune est à vous, » lui dis-je. Je le suppliais, je me trainais à ses genoux : « Sauvez-le, m'écriai-je. — Ce n'est pas possible, » me dit-il avec fermeté; et dès-lors je cessai de l'implorer. J'attendis que cette foudre qui menaçait nos têtes vint mettre fin à mes tourmens.

Un éclair rapide, brillant, éclaira cette scène d'horreur; à sa lueur rougeâtre j'entrevis le vaisseau : le tonnerre éclata; je n'entendis plus rien : j'étais morte à la douleur.

» Revenue à moi, je me trouve sur mon lit; je me lève aussitôt; je m'arrache des bras de ceux qui m'entourent. Poussée par un sentiment de curiosité, de désespoir, je veux sortir; un vieux serviteur qui avait toute ma confiance m'arrête. « Où allez-vous, me dit-il? — Ah! laissez-moi, m'écriai-je. — J'ai devancé votre pensée, continua-t-il; j'ai été visiter les côtes; j'ai cherché, ajouta-t-il avec crainte et en baissant la voix, j'ai cherché celui que vous attendiez; mes yeux ne pouvaient le méconnaître : voilà ce que j'ai trouvé : ce morceau de ruban rose placé sur son cœur, et cette boucle de cheveux noirs que j'ai coupée. Rentrez, je vous en prie, » me dit-il, en pleurant, et il cherchait à m'éloigner; mais

j'entendis le tintement lugubre d'une cloche ; je distinguai les chants funèbres ; ils s'approchèrent lentement, s'éloignèrent peu à peu. J'entendis confusément ces mots : « C'est un naufrage ! » Je perdis connaissance.

» Cette habitude de peine, ce sentiment de douleur continu, m'avaient éloignée du monde ; je ne laissais de regrets dans aucun des lieux que j'avais habités. Nuls ne m'attachaient par la puissance des souvenirs. Mon adolescence, ma jeunesse, avaient été, pour ainsi dire, absorbées par une passion toujours malheureuse, toujours combattue. Je me fixai dans cette ville ; elle possédait tout ce que j'avais aimé ; il y a long-tems que je souffre. Je suis bien vieille à présent, et cependant je pleure encore ».

La dame se tut. Camille l'avait écoutée avec intérêt ; mais elle n'avait pas besoin de cette touchante histoire pour sentir qu'il est des impressions qui ne s'effacent jamais.

oooooooooooo

M É L A N G E S.

— L'un de nos premiers peintres de miniature, M. MARICOT, vient de quitter le boulevard Saint-Martin qu'il habitait depuis long-tems, pour venir se loger *rue Tailbout*, n° 23. C'est une concession à la mode, qui veut que les artistes en renom habitent son quartier. La Chaussée-d'Antin devait donc recevoir M. MARICOT, dont le beau talent doit, au reste, être apprécié partout.

— Pour égaler les Mémoires d'une femme de qualité, d'une M^{me} Dubarry, il n'y avait peut-être que les Mémoires de M^{me} De Prie qui pussent être exhumés ; aussi cette nouvelle spéculation vient-elle d'être tentée dans un volume in-8°. Le règne de M^{me} De Prie fut court, mais le caractère et les vices de cette célèbre intrigante peuvent offrir au style des couleurs fortes et piquantes ; et malgré la répétition d'événemens qu'on nous retrace de tous côtés depuis un an, ces Mémoires seront peut-être classés avec avantage dans ce nouveau genre de littérature. On sait combien les charmes de M^{me} De Prie furent puissans, combien son caractère fut odieux. A quinze ans rivale d'une mère galante, puis épouse d'un ambassadeur, puis maîtresse du duc de Bourbon qu'elle subjuguait sous le masque au bal de l'Opéra, en laissant voir son esprit et de-

viner quelques-uns de ses attraits; nulle des maîtresses de ce prince, alors ministre de Louis XV, ne pouvait égaler M^{me} De Prie en beauté, en grâces, en finesse d'esprit, de ruse et de volupté. Son mari, sans défiance, sans inquiétude, admirait la bonté du prince pour sa famille, et, dans l'effusion de sa reconnaissance, allait même jusqu'à se vanter de l'aménité de son altesse, qui venait sans façon, disait-il, manger la soupe et quelquefois même coucher chez lui!

Le nouvel ouvrage retrace parfaitement comment cette femme menait de front l'état, les finances et les amans. Elle avait un million du gouvernement anglais, pour lui vendre les secrets de la France, et jeta ainsi sur son nom un mépris que rien ne peut effacer. Enfin, disgraciée, enlaidie par les chagrins, abandonnée de tous protecteurs, de tout appui, elle s'enferma dans une solitude où l'ennui de la vie la fit recourir au poison. Sans honte, sans remords, sans aucun attendrissement pour elle-même, sans aucune émotion religieuse, elle mourut après trois jours de douleurs horribles, laissant pour sa réputation le souvenir des vices qui la couvrirent d'opprobre, et des faiblesses qui n'eurent point même d'excuses.

ooo ooo ooo ooo

ANNONCES.

— PÉLERINAGE EN ITALIE, par L^{***}. Deux volumes in-12 prix : 5 fr. Chez Warée, libraire, quai Voltaire, n^o 21.

— HISTOIRE DU RÉGENT, par M. de Châteauneuf. Tomes I et II. Chez Vavasseur, Palais-Royal. Le Tome III, intitulé : LA COUR DU RÉGENT, paraîtra incessamment.

Ces deux ouvrages se trouvent aussi à la librairie de Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n^o 47 bis.

— PRÉPARATION EXTRAORDINAIRE. Cette préparation donne, sans aucun inconvénient, et soudain, à la peau brune et hâlée par le soleil, une blancheur telle que la nature l'accorde rarement au visage le plus joli.

Les personnes qui font usage de rouge pourront le continuer; ce Cosmétique ne lui donnera que plus d'éclat.

Prix du vase : trente francs. A Berlin, chez MM. les frères ARNOUS, Parfumeurs du Roi; et à Paris, chez LIEBER, rue Saint-Martin, n^o 253.

A ce Numéro est jointe la planche 665.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais.